

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 13

Artikel: A propos des singes de M. Lugeon
Autor: Heine, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200997>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger 1/2e, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Petits tableaux de la vie vaudoise.

LES SALÉES.



Peut-être Brillat-Savarin a-t-il célébré les qualités nombreuses et exquises du *gâteau au fromage* en le dénommant de façon plus aristocratique ? Dans tous les cas, je n'en ai pas trouvé trace dans la *Physiologie du goût* et je le regrette. Il n'est guère de pâtisserie plus appétissante et plus capable de faire apprécier le bouquet d'un bon verre de vin vieux. Jadis, la salée au fromage, quoique essentiellement démocratique, n'était point aussi populaire qu'aujourd'hui. Elle était occasionnelle. Dans le vignoble, ce gâteau faisait partie des grandes séances de cave, séances du matin, au lendemain de quelque fête. Les bons copains réunis, le verre en main, devant un respectable ovale, attendaient, non sans impatience, la venue de la ménagère apportant sur un foncet, en maugréant peut-être, in-petto, la pâtisserie fumante, dont l'odeur appétissante envahissait l'escalier. Et, alors, les mâchoires de fonctionner concurremment avec le guillon. On ne parlait guère et la politique chômait forcément, même chez les grosses nuques du village. Puis, le premier combat livré, on *laissait assoir*, comme disait un vieux pasteur en mangeant du raisin dans la vigne de son marguillier, et après deux ou trois guillonnées, ma fi, on recommençait jusqu'à ce que le foncet fût propre.

Les bonnes habitudes se perdent. Aujourd'hui la salée s'est popularisée ; elle est devenue presque vulgaire. Elle manque de solennité et d'imprévu. On ne l'attend plus autour de l'ovale, on va la chercher au café, en ville du moins, le lundi matin.

N'avez-vous pas senti en passant devant quelque bonne pinte lausannoise, le matin indiqué, une odeur agréable de fromage rôti et d'œufs cuits à point. Vous avez aussi rencontré, les jeunes apprentis pâtissiers ou boulangers, agiles et pressés, portant un plat d'osier sur lequel s'entassaient les petits gâteaux tout chauds. Et si vous les suivez, si vous pénétrez après eux dans le café où ils vont porter leurs friandises, vous assisterez à la dégustation des traditionnelles salées. Ce n'est point banal.

Les commis des magasins environnants, ainsi que leurs patrons, s'y succèdent. Entre deux ventes, ils arrivent altérés et affamés comme s'ils n'avaient pas mangé de la veille.

Et en deux coups de dents la petite salée, grasse et savoureuse, disparaît. Le bock suit, ou les trois décés de bon vieux. Un coup de langue sur les lèvres :

— Garçon !

On paie et bonjour.

C'est rapide et parfait.

Assise, souriante ou grave, à son comptoir, derrière la rangée de bouteilles de liqueurs, la *patronne* suit d'un œil bienveillant et satisfait les allées et venues de la clientèle et veille à ce que les salées ne fassent pas défaut.

— Charles !

— Madame ?

— Voyez...

Et Charles se précipite pour aussitôt clamer d'une voix triomphante :

— Trois mousses, trois !

Puis, il va quêrer les inévitables salées qui accompagnent les *trois mousses, trois !*

Cependant, un vieux monsieur quitte la place, paie en ronchonnant et tout en jetant autour de lui des regards furibonds. Ce monsieur n'aime pas le fromage et n'en supporte pas l'odeur. Et il s'en va très vexé, ce vieux monsieur.

Voici le facteur. Tranquillement, il traverse la pinte, pose gazettes et missives sur le comptoir, puis il siffle un bock et avale une salée. Sa grosse moustache blanche reluit de beurre chaud et il passe avec délices sur ses lèvres sa langue gourmande. Mais le temps presse ; le service de la Confédération n'admet pas les loisirs.

— Bonjour, madame.

Sur le seuil, il croise l'agent de police, de piquet au coin de la rue. Le digne homme a lutté une heure durant, au nom de la consigne, contre les appels tentateurs de l'arôme dont son odorat était agréablement chatouillé. Il a vu entrer et sortir les amateurs, il a compté les voyages de l'apprenti boulanger apportant *les séries*. Il a deviné le régal accompli autour des tables de marbre... Et, ma foi, l'esprit est fort, la chair est faible.

Par la porte de l'allée, en catimini, doucement mais rapidement, le digne préposé à la sécurité publique s'est glissé dans la pinte attrayante et, debout, hâtif, il a bu trois décés et mangé deux salées.

— Au revoir, messieurs.

A peine refermée, cette porte discrète s'est rouverte et un petit minois féminin a fait, dans l'entre-bâillement très étroit, une apparition furtive. Il n'a rien dit, ce petit minois, mais les intentions sont assurément connues ; car madame a appelé : « Charles » et a fait un signe que Charles a compris.

Quatre salées dans un journal. Le paquet est passé au dehors, dans l'allée, on entend une petite voix claire qui dit : « Merci, monsieur », puis un roulement de talons qui trottent et s'éloignent.

C'est l'apprentie des dames Chavan, robes et confections, qui vient chercher les dix-heures de l'atelier.

Et qui encore ? Faut-il passer en revue le cortège des gourmands qui, de neuf à onze, se succèdent dans les cafés à salées, le lundi

matin, jour de soif et de *cœur perdu*, parce que c'est lendemain de dimanche ? Non ! Vous les connaissez, ces bons gaillards, et qui me dit que vous n'en êtes pas, vous-même.

C'est d'ailleurs la grâce que je souhaite à chacun.

CLAUDIUS.

La dernière réminiscence.

Lausanne, le 21 mars 1904.

Mon cher Conteur,

Rectification à l'article du *Conteur* de l'autre jour. Ch.-C. Dénérèz arrangeait de la façon suivante les noms des membres de la Constituante de 1861.

Bonjour, Joly, de Gingins, Bourgeois, Debonneville, Magnin, Decoppet, Thury, Deloës, Duvoisin, Bachelard, Grand, Bataillard, Quelex (*), Bornand, Elles (**), Jaccard, Addor, à Ste-Croix. L. P.

A propos des singes de M. Lugeon.



L'église de Lutry, restaurée récemment, est ornée, à sa façade occidentale, de deux singes, œuvre de M. Raphaël Lugeon, le bon statuaire de Lausanne. De leur poste, au-dessus du porche, ces quadrumanes jettent sur

les passants des regards narquois. Nous n'avons pu, en les considérant l'autre jour, nous empêcher de penser à ce que disait des singes ce pince-sans-rire de Heine, un demi-siècle avant la publication des ouvrages de Darwin :

« Un zoologiste cosmopolite déclare que le singe est l'ancêtre de l'espèce humaine ; d'après lui, les hommes ne sont que des singes civilisés ou plutôt dépravés par l'excès de civilisation. Si les singes pouvaient parler, ils diroient selon toute vraisemblance que les hommes ne sont que des singes dégénérés, que l'humanité n'est qu'une singerie corrompue, comme, d'après l'opinion des Hollandais, la langue allemande n'est que du Hollandais corrompu.

Je dis : si les singes pouvaient parler, bien que je ne sois pas convaincu de leur inaptitude au langage. Les nègres du Sénégal affirment et soutiennent envers et contre tous que les singes sont des hommes tout à fait semblables à nous, plus avisés cependant, en ce sens qu'ils s'abstiennent de parler, de peur d'être reconnus pour des hommes et contraints à travailler comme tels : leurs facéties de singes ne seraient que pur stratagème, grâce auquel les souverains de la terre les considèrent comme ne pouvant être exploités ainsi que nous le sommes, nous autres sujets.

Un tel renoncement à toute vanité de la part de ces hommes qui gardent un muet incognito et se moquent peut-être en dessous de notre

(*) Quelex, député de Sullens.

(**) Elles, de Vevey, sauf erreur.

naïveté, me donnerait d'eux une très haute idée. Ils restent libres dans leurs forêts, n'abandonnant jamais l'état de nature. Ils pourraient vraiment affirmer avec raison que l'homme est un singe dégénéré.

Peut-être nos ancêtres du XVIII^{me} siècle ont-ils déjà soupçonné quelque chose de semblable; et comme ils sentaient par instinct que notre excès de civilisation polie n'est qu'une pourriture recouverte d'une couche de vernis, et combien il serait nécessaire de revenir à la nature, ils cherchèrent à se rapprocher de notre type d'origine, le singe naturel. Ils firent dans ce but tout ce qu'il était possible de faire. Lorsque, pour être singe des pieds à la tête, il ne leur manqua plus enfin que la queue, ils comblèrent cette lacune en se tressant les cheveux en queue derrière la tête. Cette mode est le clair symptôme d'une sérieuse exigence, et non un jeu de la frivolité. »

Henri HEINE.

L'opinion d'une dame.

Genève, le 21 mars 1904.

Monsieur le rédacteur,

Vous attendez, dites-vous, qu'une plume féminine donne son opinion sur la question qui, actuellement, préoccupe les esprits et fait couler tant d'encre — de l'encre masculine, remarquons-le bien — car il est étonnant que nous autres, les intéressées, restions passives, alors que de tous côtés on rompt des lances en notre faveur.

Mais l'explication en est aisée. Nous savons que les idées, une fois en marche, ne rétrogradent pas, et que leur maturation n'est plus qu'une affaire de temps.

Dans votre appréciation courtoisement impartiale de la situation actuelle, vous posez, monsieur, ce dilemme : « Ou la femme est l'égale de l'homme, ou elle ne l'est pas ».

C'est sur ce point seulement que je désire vous faire part de mes réflexions, celles d'une grand'mère qui a longtemps observé le mouvement féministe dès son début.

Eh bien, monsieur, je me suis convaincue que ce point de l'égalité des sexes quant à l'intelligence est parfaitement acquis à la cause, j'en appelle à l'autorité des plumes masculines de haute valeur qui voudraient voir la femme remise à sa vraie place, l'égale et la compagne-aide de son mari et non plus son inférieure ou sa servante.

Depuis un demi-siècle, que la science a été mise à la portée du sexe féminin, celui-ci n'a pas tardé à faire éclater une vérité surprenante, à savoir que l'intelligence n'a pas de sexe, et cette vérité n'est plus contestée aujourd'hui que par quelques obstinés retardataires.

Bien plus, voici que la femme, au cours de son activité actuelle, se révèle encore l'égale de l'homme, dans tous les domaines qui demandent de l'énergie, de la persévérance, de l'esprit de méthode et d'organisation.

Faut-il des faits à l'appui ?

C'est à une femme que l'on doit l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis; c'est une femme qui a obtenu l'amélioration complète du système des prisons en Angleterre; c'est encore une femme, frêle et délicate, qui a organisé ce vaste réseau international pour la protection de la jeune fille; c'est à des femmes encore que l'on doit la courageuse initiative de l'organisation de la Ligue contre l'alcool. L'on pourrait prolonger à l'infini des citations analogues. Je laisse de côté, et à dessein, les considérations tirées des enseignements de Jésus-Christ et qui militent en faveur du relèvement social de la femme.

Et maintenant, l'égalité des sexes admise ou non par vos lecteurs, je vous dirai bien franchement, monsieur, que nous ne tenons

pas plus que ça au droit de vote politique, car nous en prévoyons les dangers et les inconvénients. Nous nous défions plus que nos maris de leurs emballements de partis, de notre partialité, qui serait inévitable en faveur des objets de nos affections, et nous redouterions comme une souillure le contact des brutalités du scrutin.

Et pourtant, le vin tiré, il faudra le boire (je m'exprime en Vaudois). La logique des choses ne s'arrêtera pas en chemin.

Le vote, en matière ecclésiastique, en matière scolaire, voire même en matière commerciale, nous est déjà moralement concédé, non seulement comme légitime, mais comme avantageux pour l'intérêt général. On voit d'ici qu'il porte en lui le germe d'autres droits de vote, notamment le vote politique, et celui-ci doit nécessairement amener à sa suite l'éligibilité de la femme.

A-t-on jamais vu, dans une république, un électeur qui ne soit pas éligible ?

Et comme le vrai féminisme tend à faire de la femme l'aide et non pas la rivale de l'homme, bâtons-nous d'ajouter que, électeur ou pas, la femme qui se respecte placera toujours ses devoirs du foyer bien au-dessus de ses devoirs extérieurs.

Pour le service de ces derniers, nous avons l'armée grandissante des femmes célibataires, lesquelles demandent à nos lois plus de justice dans les salaires et leur place au soleil de toutes les professions.

Si elles vous gênent, messieurs — surtout quand elles voteront — souvenez-vous que vous êtes responsables, en une grande mesure, de tous ces célibats infligés par les mœurs du jour.

Une grand'mère.



La fidélité. — Cette bonne pâte de Jules Dadou disait l'autre jour à un ami :

— Je ne peux te dire combien ma femme m'est fidèle : elle a abandonné trois fois le domicile conjugal et toujours elle m'est revenue !

Le cabinotier à Londres.

(FIN)

SECOND TABLEAU.

(Six mois plus tard).

(Même local qu'au premier tableau).

BALICHET (*entrant*). M'sieu le Consul est-il à la maison ?

M. X. (*Secrétaire du consulat*). Ah ! c'est vous, monsieur Balichet. Monsieur le Consul est absent; mais me voilà pour vous répondre. Comment vous portez-vous ? Je vous trouve l'air tout triste.

BALICHET. Ah ! M'sieu, c'est bien aimable à vous. Ça va tout de bizingue !

M. X. Voyons ! racontez-moi vos chagrins. Ne sommes-nous pas de vieux amis ?

BALICHET. Certainement, M'sieu, et c'est terriblement agréable de trouver comme ça des cœurs sensibles sur la terre étrangère.

M. X. Eh ! bien, que vous arrive-t-il ? Quelque difficulté, quelque embarras d'argent, peut-être ?

BALICHET. Oh ! non, M'sieu, ce n'est pas les mazzilles qui font défaut; on sait son état, et M. L. paie bien et rubis sur l'ongle.

M. X. Alors, qu'y a-t-il ?

BALICHET. Il y a, M'sieu, que décidément je ne peux pas me sentir dans ces Angletterres. Voyez-vous, M'sieu, ça me donne sur les niarfs et il faut que je m'en aille.

M. X. Mais enfin, vous avez voulu venir ici; vous êtes en possession d'une bonne place...

BALICHET. J'y sais bien, M'sieu, j'y sais bien; mais c'est le moral qui se détraque; les charnières ne veulent plus jouer. Tenez, M'sieu, rendez-moi ma patrie; je vous en prie d'abord, rendez-mela.

M. X. Expliquez-moi vos motifs et peut-être trouverons-nous un moyen.

BALICHET. Un moyen, M'sieu. Y en a pas plus que dans mon œil, voyez-vous. Je vas vous dire les choses tout franchement, sans détours, ni réticences, ni menterie, ni subterfuge, quoi ? Enfin, M'sieu, la main sur le cœur... non, le cœur sur la main, comme vous voudrez; pour moi, ça m'est équivalent.

M. X. Voyons.

BALICHET. M'sieu, on ne peut pas se dissimuler que dans c't aïroce pays tout est noir. Les rues sont noires, les maisons sont noires, les hommes sont noirs, les femmes sont noires. On dit que ça vient du charbon de terre. Tonnerre, M'sieu, qu'est-ce que ça me fait ? Du charbon ou de la braise, j'aimerais mieux une autre couleur. Et puis, M'sieu, l'on rencontre sur les rues des petits enfants bien bougnets; n'y a pas à y cacher, M'sieu, car ces arpets d'Anglais, ça vous a tout de même de la belle postérité. Eh ! bien, quand on voit de ces bouèbes, tonneau ! ça vous fait plaisir; et puis on leur dit : « Adieu, mon petit, qu'es-tu dis ? » M'sieu, vous n'y croirez pas, mais je vous y dis sincèrement; ça vous répond en anglais comme père et mère. Chez nous, M'sieu, quand ça vous arrive sur la Treille ou aux Tarreaux de Chantepoulet, on n'a jamais une avanée semblable. Et puis voilà ! Rendez-moi ma patrie ! Je vous en prie, rendez-moi-z-y !

M. X. Oui; mais enfin tout cela...

BALICHET. Ah ! mais je ne vous ai pas dit le plus pire, M'sieu le secrétaire. Figurez-vous qui n'aiment pas le soleil, ces insulaires. Du depuis le grand matin, M'sieu, y font partout une fumée d'enfer. Je vous y dis sans exagération, j'y ai vu; ensuite qu'y a pas même pour c't astre de percer, non, voyez-vous, M'sieu :

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore.

M. X. Mais si vous alliez plus loin dans le pays...

BALICHET. Plus loin, M'sieu ! J'aimerais mieux rencontrer mes boyaux, parlant par respect; je n'irais pas seulement comme d'ici aux Eaux-Vives ! Allons ! bon ! voilà que je m'y crois toujours. Pauvre Genève ! va, mon chat, mon bichon, mes amours sempiternellement toujours ! Et puis, M'sieu, leur mangeaille, mais c'est une soie permanente ! Point de soupe, M'sieu. La soupe ! moi ! qui l'aime tant ! Du bifeustèque, M'sieu ! moi qui l'exécère ! Du rosebiffe ! moi qui l'abomine ! Et du plomb de poudingue ! que c'est bourratif comme du diot ! Mais jamais de la daube, M'sieu ! Jamais de carvelles au vin ! du bouilli avec de la chicorée amère, M'sieu ! Des sarasses aux petites herbes, ou fricassées à la casse, M'sieu ! Enfin de ces plats, tonnerre ! qui vous ravigotent : comme une salade à l'huile de noix, M'sieu, ou une soupe à la farine grillée, M'sieu; ou un matafan, M'sieu ! Enfin rien... mais, je vous y dis, rien du tout de la cuisine mitonnée, M'sieu !

M. X. C'est déplorable, mais...

BALICHET. Parmetez, M'sieu; j'y conclus sous votre respect. Je veux retourner dans mes larses, M'sieu. Je veux pouvoir dire, dans l'avenir le plus arriéré, que les darniers jours de mon existence se sont passés sur nos bords. Tenez, ça m'arrache des pleurs des yeux rien que d'y penser. Alors, M'sieu le secrétaire, indiquez-moi le moyen d'y faire. Mais, je vous y demande en qualité de compatriote infortuné, dites-moi un autre chemin que dans la Manche. Voyez-vous, j'aimerais mieux traverser à pied les montagnes pendant deux cents lieues, que de me retrouver sur cette barque où il m'a fallu, sous votre respect, M'sieu...

M. X. Tranquillisez-vous; M. Balichet; revenez demain. Je consulterai M. le Consul, sur la possibilité de changer votre marche-route.

BALICHET. Un fameux service, M'sieu; et bien obligé tout de même ! Et surtout, M'sieu, point de mer en général, ni d'océan en particulier, si ça ne vous incommode pas trop.

J. MULHAUSER (*).

(*) Un de nos lecteurs a bien voulu nous informer que ce récit est de J. Mülhauser, le spirituel auteur de « Nos joyeusetés ».